



SOPHIE
CHABANEL

L'EMPRISE
DU CHAT

CADRE NOIR
SEUIL

L'EMPRISE DU CHAT

DU MÊME AUTEUR

Décompte

Albin Michel, 2006

Birgit Pécuchet n'est pas une sainte

Anne Carrière, 2008

Managers, relisez vos classiques !

Eyrolles, 2011

Le Principe de réalité

Plein Jour, 2015

La Griffes du chat

Seuil, « Cadre noir », 2017

Le Blues du chat

Seuil, « Cadre noir », 2019

L'Homme de la rue

Maraudes littéraires avec le Samu social

Aube, 2020

SOPHIE CHABANEL

L'EMPRISE DU CHAT

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-145395-9

© Éditions du Seuil – octobre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

– Je comprends, répéta la commissaire Romano pour la troisième fois, avec une douceur admirable – en tout cas, elle-même en était très impressionnée. En même temps...

– En même temps ? reprit aussitôt sa petite sœur, comme si elle attendait la suite de l'oracle.

Romano regretta de s'être aventurée au-delà de sa compassion dégoulinante. Trop tard pour reculer.

– En même temps, poursuivit-elle en évitant de justesse une crotte de chien, avec un mariage sur deux qui se transforme en divorce, il faudrait arrêter d'y voir une tragédie grecque. Aujourd'hui, bousiller un pneu de bagnole est un événement, mais au début de la voiture tout le monde trouvait normal de crever tous les dix kilomètres. Dans un sens, le divorce est au ^{xxi}e siècle ce que la crevaison d'un pneu était au début du ^{xx}e : une contrariété prévisible. Il faudrait peut-être instituer le CDD.

À l'autre bout du téléphone, sa sœur reniflait doucement, comme si elle retenait ses sanglots.

– La comparaison vaut ce qu'elle vaut, tempéra Romano en s'efforçant de retrouver son ton doux.

– Considérer Jean-Gonzague comme une crevure, pourquoi pas, mais voir sa trahison comme un pneu crevé, j'ai du mal.

Romano retint un soupir. Avec ces oreillettes grand luxe, la moindre manifestation de désapprobation s'entendait dix fois mieux que dans la réalité. Tellier, qui marchait quelques mètres devant elle, par discrétion, s'était arrêté devant un petit immeuble ostentatoirement cossu, tout en arcades et colonnades. Quelques briques disséminées dans la façade faisaient office de subtile évocation régionale. Une plaque en marbre avait été apposée au-dessus de la porte : *Moirat, architecte DPLG, 2017*. Comme quoi les créateurs de ce truc moche et prétentieux étaient contents d'eux – c'était déjà ça. Tellier désignait du doigt le numéro 12, bien en évidence, pour montrer qu'ils étaient arrivés. Romano fit signe qu'elle avait presque fini.

– Anne-Lise, j'ai un cadavre sur les bras, il faut que je te laisse. Je te rappelle tout à l'heure.

Ils s'engagèrent dans l'escalier en faux marbre, où régnait une relative fraîcheur par rapport à la rue.

– Vous vous souvenez de Jean-Gonzague, mon beau-frère qui me sert parfois d'ethnologue spécialiste des cathos tradis ? demanda Romano à son adjoint. Figurez-vous qu'il a eu une aventure – ou plutôt une coucherie, ce qui n'a malheureusement rien de très aventureux, je sais de quoi je parle. Je ne vous dis pas avec qui, vous allez rire : enfin, vous non, mais n'importe qui d'autre rirait, je ne peux pas faire ça à ma sœur.

– Elle doit être dans tous ses états, remarqua doucement Tellier.

Malgré les allusions lourdingues de Romano, il n'éprouvait visiblement aucune curiosité quant au partenaire de coucherie en question, se distinguant, une fois de plus, du commun des mortels.

– Désolée de vous embêter avec des histoires conjugales, s'excusa Romano – au bout de deux ans, son adjoint était mal remis de sa propre séparation. Mais rendez-vous compte

qu'Anne-Lise me demande si elle doit divorcer ! Qu'elle m'appelle dix fois par jour pour s'épancher, pas de problème. Même si je ne suis pas une confidente très douée. Quand je dis que c'est terrible, ça ne va pas ; quand je dis que ce n'est pas si terrible que ça, c'est pire. Mais d'où lui vient cette idée démentielle de me demander conseil ?

– Elle a confiance en votre jugement.

– C'est bien le problème ! Tout personne sensée comprendrait que je n'y connais rien. Je ne suis pas divorcée, je ne suis pas mariée et je n'ai jamais vécu en couple – à quarante-sept ans, on n'est pas si nombreux.

– Elle pense peut-être que vous avez du recul.

– Soyons sérieux. Vous demanderiez un conseil immobilier à un SDF ? Ou une recette de gigot à un végétarien ? Non, la seule explication, c'est qu'elle n'a pas mieux que moi sous la main, ce qui m'inquiète plus que son éventuel divorce. Cinquième étage, c'est ça ?

La porte de l'appartement était entrouverte. L'adjudant Clément et un gardien de la paix accueillirent la commissaire et le capitaine avec gravité.

– C'est l'agence d'intérim Votre Job qui nous a appelés, expliqua Clément. Mlle Bernard ne s'est pas présentée au travail hier et ne répondait pas à ses messages. Première fois depuis deux ans qu'elle travaillait pour eux. La directrice s'est inquiétée.

L'adjudant les guida dans une petite salle de bains, où une toute jeune femme, vêtue d'une ample chemise de nuit en coton blanc, gisait sur le carrelage. Romano s'accroupit pour examiner le corps. Cyanose du visage et des mains, ecchymoses sous-conjonctivales, piqueté hémorragique sur le visage : tout indiquait une asphyxie. Par terre, à deux centimètres de la main, un coton à démaquiller. Apparemment, la jeune femme était morte en faisant sa toilette.

– Vous imaginez, si l’agence d’intérim ne nous avait pas prévenus ? Heureusement qu’il y a encore des gens bien, soupira le gardien de la paix, avec un accent du Nord à couper au couteau.

– La directrice a réagi très vite, approuva Romano tout en songeant que cette belle sollicitude n’avait pas servi à grand-chose.

Elle se demanda si ses collègues s’alarmeraient aussi vite en ne la voyant pas pointer son nez au commissariat. Et s’ils alerteraient aussi vite les autorités, c’est-à-dire eux-mêmes – les fameux cordonniers les plus mal chaussés. Quoi que, corrigea-t-elle, tant que Tellier était là, elle ne risquait pas de pourrir dans un coin. Il veillait sur sa cheffe comme sur sa marmaille.

– Vous avez informé les proches ? demanda-t-elle en se relevant.

– Seulement la directrice de l’agence Votre Job, qui nous avait demandé de la tenir au courant, répondit Clément. On a appelé un médecin pour constater le décès mais on n’a pas fouillé dans les affaires de la victime.

– Il y a un cabinet médical dans la rue, expliqua le gardien de la paix. Le docteur est venu très vite et a dit que la jeune femme était morte par suffocation. En général, les gens s’étouffent en mangeant, l’accident bête.

– Tout à fait, confirma Romano, qui s’était toujours demandé s’il existait des accidents pas bêtes.

Clément, mécontent qu’on lui vole la vedette, enchaîna aussitôt. En tant que gradé, il lui appartenait de faire le rapport.

– Comme l’a souligné le médecin, rien n’indique que la victime était en train d’ingérer un aliment. Et on mange rarement dans une salle de bains.

Surtout en se démaillant, ajouta mentalement Romano.

– Comme il trouvait ça bizarre, il a demandé qu'on vous appelle.

Clément la regardait droit dans les yeux, en silence. Romano comprit qu'il n'avait pas fini et gardait le meilleur pour la fin. Il maîtrisait l'art de la pause, d'une façon assez exaspérante.

– Le médecin a parlé d'un empoisonnement, intervint le gardien de la paix.

Furieux de s'être fait dérober son effet, l'adjudant lui adressa un regard féroce. L'autre, comprenant sa bourde, rougit comme un gamin.

Romano accueillit l'hypothèse avec un sifflement. Des empoisonnements, en vingt-deux ans de carrière, elle n'en avait pas vu souvent.

– Il est où, votre médecin ?

– Il est reparti pour une urgence, voilà son numéro, lui dit Clément en lui tendant une carte de visite.

Romano hésita à l'appeler puis décida que c'était une perte de temps. Le médecin n'en dirait pas plus à la deuxième visite qu'à la première. Autant passer direct à un spécialiste.

– J'appelle Martel. Tellier, je vous laisse prévenir la police scientifique.

Le légiste répondit à la première sonnerie. Il avait ses têtes et Romano en faisait partie – elle était une professionnelle hors pair, jurait comme un charretier et ne crachait pas sur une partie de jambes en l'air : trois qualités rares, et qu'il partageait.

Il accueillit la nouvelle avec une joie d'enfant :

– Un empoisonnement ? Génial !

– T'emballe pas ! C'est une hypothèse, rien de plus.

– Confirmer les hypothèses, c'est mon boulot. Un peu de toxicologie me changerait les idées, j'en ai besoin. Trois mois que je me tape des bonnes femmes démolies à coups

de poing ou de poêle à frire. Ras le bol ! Le divorce, c'est quand même pas compliqué !

Romano approuva mentalement cette remarque, que la situation de sa sœur paraissait pourtant démentir. Martel lui avait parlé un jour de ses deux ex-femmes qui l'avaient laissé sur la paille. Ce désagrément à part, il ne semblait rien regretter. D'autant qu'il avait fabriqué deux fils au passage, et que tous les deux s'apprêtaient à devenir légistes, comme lui. Romano hésitait à trouver ça admirable ou monstrueux ?

– La violence conjugale, c'est l'horreur, reprit Martel.

Elle se demanda s'il s'apitoyait sur le sort des femmes ou sur le sien mais elle en eut vite le cœur net :

– Aucun souffle, aucune ambition, aucun mystère. Tu me donnes l'adresse ?

Après avoir raccroché, Romano expédia un SMS à Anne-Lise : *Prends le temps de réfléchir, je t'embrasse*. Plat comme du Clément mais elle s'en voulait de lui avoir quasiment raccroché au nez.

Elle rejoignit ses collègues pour leur annoncer que Martel serait là dans cinq minutes : il était devant la gare de Lille-Flandres, à deux pas. Le gardien de la paix prit congé respectueusement, malgré sa déception visible de ne pas assister à la suite. De toute évidence, le mot « empoisonnement » excitait les flics comme la neige excite les gamins – elle se comptait dans le lot.

– En attendant, visitons les lieux.

En fait de visite, on avait vite fait le tour. Le studio de Léa Bernard faisait à peine vingt mètres carrés mais tout était si bien rangé et organisé qu'il paraissait presque spacieux – Romano le compara mentalement à son T5 en duplex, où elle étalait son bazar avec volupté. On se serait cru dans un catalogue Ikea, section « Optimiser les petits espaces ».

– Drôlement bien rangé, remarqua Clément avec brio. Ma femme m’a offert à Noël un livre qui s’appelle *La Magie du rangement*. Apparemment, il s’est vendu à des millions d’exemplaires. L’auteure dit qu’il suffit de ranger pour changer de vie, mais bon, elle est japonaise.

– En effet, fit Romano, qui ne se sentait pas la force d’explorer le lien de causalité entre les deux parties de la phrase.

La conversation avec sa sœur avait épuisé sa patience.

– Le livre ne vous a pas fait changer de vie ? demanda Tellier, pour une fois un rien sournois.

– Je n’ai lu que le début. De toute façon, je n’avais pas tellement envie de changer de vie.

– Alors vous avez bien fait de ne pas aller jusqu’au bout, on ne sait jamais, le félicita Romano.

La sonnerie du visiophone interrompit cette conversation prometteuse. Elle alla ouvrir à Martel, dont la moustache, sur le petit écran noir et blanc, semblait encore plus imposante.

À peine entré, le légiste lui claqua quatre bises énergiques, qui contrastaient avec le salut minimaliste adressé à ses collègues.

– Salut, ma belle, alors, elle est où, ton empoisonnée ?

Romano le guida jusqu’à la salle de bains.

– Mouais, fit-il, déçu. Tu as vu sa chemise de nuit de grand-mère ? Le poison, c’est bon pour les empereurs romains, les Médicis, les espions. C’est pas un truc de vieilles filles dépressives.

Romano se fendit d’un air outré pour ne pas décevoir Martel – dans sa bouche, l’expression « vieille fille » était évidemment une provocation.

– Désolé du pléonasme, ajouta-t-il dans un grand rire.

Il s’accroupit près du corps et son expression rigolarde fit place à un air concentré. Il scruta longuement le cadavre sous toutes les coutures, sans un mot.

– Je retire ce que j’ai dit, déclara-t-il enfin. Impossible d’être formel avant l’autopsie mais l’empoisonnement n’est pas exclu. L’étouffement a été rapide et elle n’a pas l’air d’avoir avalé une frite de travers – on mange rarement une unique frite, tout seul dans sa salle de bains. Je vais la faire livrer chez moi.

Le légiste se releva et adressa à Romano un regard gourmand.

– Tu sais quoi ? Avec ces petites taches rouges sur le visage, je verrais bien du cyanure. Même si, entre nous, le cyanure n’est pas très province.

Martel avait travaillé vingt-cinq ans à Paris avant son *bannissement* à Lille – jamais il ne désignait sa mutation, suite à un désaccord avec son chef, sous un autre terme. L’épisode lui avait aussitôt gagné la sympathie de Romano et l’estime de Tellier, qui détestait pourtant son humour lourdingue. Un type aussi brillant qui faisait une carrière aussi médiocre, c’était bon signe.

– Ceci dit, reprit-il, il y a quelques années, des espions russes sont allés empoisonner un ancien collègue transfuge à Salisbury, l’archétype de la petite ville anglaise paisible.

– On n’est jamais à l’abri d’une bonne surprise, approuva Romano.

– Exactement. Rien n’empêche d’avoir une vie banale et de se rattraper pour sa sortie de scène. Tu as vu la vidéo de Slobodan Praljak, le criminel de guerre bosniaque qui s’est descendu sa fiole en plein tribunal ? Le cyanure, ça a toujours de la gueule !

Sur cette forte remarque, Martel partit en hâte retrouver le divisionnaire, qui l’attendait dans son bureau et l’avait bombardé de quatre SMS menaçants. Martel avait des relations tendues avec Bertin : un autre point commun avec Romano.

Elle reprit sa visite en commençant par la petite salle de bains, Tellier et Clément sur les talons. La gestion des stocks était quasiment scientifique. Dentifrice, shampoing, savon, démaquillant, tube de crème, rouge à lèvres, tout existait en deux exemplaires, l'un en cours d'utilisation, l'autre en réserve.

– Vous imaginez l'organisation ? souligna Romano. Dès qu'elle finit un produit, elle le remplace – sans en profiter pour acheter quoi que ce soit d'autre. Un peu psychorigide, non ? Shampoing neutre, peau normale, savon sans parfum : ça manque de fantaisie.

La pièce principale était rangée de façon tout aussi maniaque et il n'y avait pas non plus d'objets personnels. En réalité, ça ne ressemblait pas tant que ça à un catalogue Ikea. Dans ce genre de photos, on colle toujours une plante verte, un poster ou un dessin d'enfant, pour faire croire à une forme de vie. Chez Léa Bernard, tout était strictement utilitaire.

Romano ouvrit la penderie et passa en revue la garde-robe de la jeune femme. Deux jeans identiques, un tailleur-pantalon noir, des T-shirts, chemisiers et pulls aux couleurs sobres. Là aussi, les achats reflétaient une volonté obsessionnelle de discrétion. Qui, paradoxalement, finissait par aboutir à l'effet inverse : cet excès de neutralité produisait une impression très inhabituelle, presque dérangeante.

– C'est aussi bien organisé qu'un studio de sports d'hiver, remarqua Clément. On a loué aux Arcs avec mon cousin, l'an dernier. Huit personnes dans trente mètres carrés, impeccable.

– Même dans un appartement de ski minuscule, les concepteurs prévoient un minimum de décoration, nuança Tellier. Ici, rien. Ça fait froid dans le dos.

– D'accord avec vous, fit Romano. Dans un studio de sports d'hiver, la photo d'edelweiss est aussi obligatoire que le placard à skis. Cet endroit me fait plutôt penser à un abri antiatomique, un radeau de survie, bref, un truc sinistre.

Tout en parlant, elle ouvrit le placard encastré dans le mur. Elle en sortit un sac à main noir, neutre et chic.

– Pas courant, de ranger son sac à main, nota-t-elle en vidant le contenu sur la petite table en formica.

Un sachet de mouchoirs en papier, un rouge à lèvres rose identique à ceux de la salle de bains, un porte-monnaie et un portefeuille. À l'intérieur, une carte bancaire, une carte Vitale et une carte d'identité. Sur la photo, le joli visage de la jeune femme était figé, froid. Mais depuis qu'il était interdit de sourire, il était difficile d'en déduire quoi que ce soit. Romano vérifia la date de naissance. Léa Bernard venait d'avoir vingt-trois ans.

– Je lui en aurais donné à peine vingt, observa-t-elle en refermant le portefeuille.

Elle n'y avait pas trouvé la moindre carte de fidélité. Dans le sac comme dans l'appartement, l'originalité résidait moins dans les objets présents que dans ceux qui manquaient. Le tiroir suivant vint démentir cette impression. Un ouvrage de broderie y était roulé, avec le même soin que le reste. En le déroulant, Romano fit tomber par terre une trentaine de petits écheveaux de fil de toutes les couleurs. Le motif représentait un énorme bouquet de fleurs terminé aux trois quarts, qui, faute d'être particulièrement beau, était d'une fidélité photographique. Pédoncules, pistils, rien ne manquait. Le motif était dessiné sur la toile, avec de petits numéros qui devaient indiquer la couleur de fil à utiliser. Un travail minutieux mais qui ne demandait aucune imagination. Romano se demanda combien d'heures il avait fallu pour faire ce truc sans intérêt. Désormais, l'œuvre resterait en l'état : le dernier

bleuet inachevé, les boutons de roses blanches attendant vainement d'être brodés.

– Faire de la tapisserie à vingt-trois ans, ça ne court pas les rues.

Dans le dernier tiroir, elle trouva un portable démodé avec un chargeur, sans doute un vieil appareil inutilisé. De sa main gantée, elle tenta quand même d'allumer l'engin : pas de batterie. Elle brancha le chargeur et l'écran s'éclaira ; il n'y avait pas de mot de passe. Des appels manqués avaient été reçus la veille et le matin même, depuis une ligne fixe commençant par l'indicatif du Nord. L'appareil était toujours en service.

Romano ouvrit la liste de contacts pour trouver une personne à prévenir. Pas le moindre numéro enregistré. En retournant dans l'historique des appels, elle constata qu'il y avait un seul et unique correspondant : celui qui avait tenté de la joindre à plusieurs reprises depuis la veille. Un appel par semaine environ, avec un trou d'un mois, tout récent. Le journal des appels ne remontait pas au-delà du début de l'année.

– Elle n'avait pas beaucoup d'amis. Ou alors elle avait un autre portable, qui a été volé.

– Dans ce cas, remarqua Tellier, pourquoi utilisait-elle un appareil spécifique pour cet interlocuteur ?

Romano était du même avis. Banal, avait dit Martel. Tu parles.

Elle sortit son propre portable et composa le numéro enregistré.

– Agence Votre Job, bonjour, répondit une voix féminine. Romano raccrocha aussitôt.

– 10 h 27, remarqua Romano en entrant dans le McDo de la Grand'Place. La vie est bien faite, ils servent le petit-déjeuner jusqu'à 10 h 30. Sucré ou salé ? Je vous conseille les pancakes, leur faux sirop d'érable est super bon.

Romano avait entraîné ses deux collègues au fast-food voisin, qui avait aussi l'avantage d'être climatisé – il faisait déjà une chaleur à crever. La vision des morts lui donnait toujours faim, ou plus exactement envie de manger. Une des façons les plus immédiates de se sentir vivante.

– Je veux bien essayer, répondit Clément.

Il se crut obligé d'ajouter, l'air contrit, qu'il n'avait pas eu le temps de prendre de petit déjeuner – la commissaire ne commentait jamais son début de ventre mais ses regards suffisaient. Tellier, lui, tenait à aller chercher son café au comptoir du McCafé pour avoir une vraie tasse, non pour son confort mais pour limiter les déchets.

Sans attendre le capitaine, Romano et Clément allèrent s'installer à l'étage, quasiment désert à cette heure. Ils avalèrent leurs pancakes dégoulinants en s'en mettant plein les doigts.

– Alors, vos impressions ? demanda Romano lorsque Tellier les rejoignit enfin.

– Encore un drame de la solitude, soupira Clément.

– La solitude n'est pas un drame, évitons les clichés.

Clément accueillit la réaction de sa cheffe en rougissant, de peur de l'avoir vexée. Il était certainement le seul du commissariat à n'avoir pas compris que Romano avait choisi son célibat.

– Vous avez remarqué que tous les chanteurs français, depuis trente ans, ont pondu leur chansonnette sur la pauvre fille qui croupit dans son marasme en attendant l'amour ? reprit-elle. Louise Attaque, Nekfeu, Renaud : affreux.

– Il y en a, des filles qui s'ennuient en attendant l'amour, risqua timidement Clément.

– Surtout si on les a dressées pour ça. Mais un tas de mecs font pareil, dans un genre tout aussi terne, dépressif et déprimant. Les chanteuses n'éprouvent pas le besoin de leur consacrer des chansons condescendantes.

– Personne n'est réellement terne, protesta Tellier avec sa bienveillance indéfectible.

– Vous en pensez quoi, de cette jeune femme ?

– D'habitude, quand on arrive près d'un mort, une des choses les plus saisissantes est de voir la vie continuer autour. Une télé allumée, un journal ouvert, un portable qui sonne, de l'eau qui chauffe pour les pâtes... Chez elle, rien de tout ça. Comme si la mort n'avait rien interrompu – façon de parler, bien sûr.

Les impressions de son adjoint rejoignaient celles de Romano. En voyant la chemise de nuit blanche, sa première pensée avait été que le blanc était la couleur du deuil, en Asie. Comme si la mort planait déjà dans cet endroit.

– Clément, allez interroger les voisins, ordonna-t-elle après avoir terminé d'un trait son double expresso. Je vois mal Léa Bernard s'épancher sur les paliers mais quelqu'un a pu remarquer quelque chose. Ensuite, vérifiez l'état civil : elle doit bien avoir des parents, au moins une mère. Et voyez

si elle est présente sur les réseaux sociaux. Ce n'est pas parce qu'elle porte une chemise de nuit de grand-mère qu'elle n'a pas un compte Twitter.

– Avec un nom comme le sien, ça ne va pas être facile, fit Tellier. Il doit y avoir des dizaines d'homonymes.

– Ça risque de prendre un moment, reconnut Romano en jetant un œil entendu vers le capitaine.

La manœuvre visait, entre autres, à occuper Clément le plus longtemps possible.

– Prénommer sa fille Léa quand on s'appelle Bernard, c'est de la maltraitance numérique. Son identité sur Internet est foutue d'avance, poursuivit-elle.

Clément avait ouvert des yeux ronds puis pris son air le plus abattu.

– Vous imaginez, quand Thomas et Emma chercheront du travail sur LinkedIn ? On n'aurait jamais dû les appeler comme ça !

– On ne va pas choisir le prénom des enfants en fonction du potentiel marketing, comme Danone qui sort un nouveau yaourt ! s'énerva Tellier. La commissaire plaisantait.

– Bien entendu, confirma Romano avec hypocrisie. Donc, vous nous appelez s'il y a du nouveau avec les voisins. Sinon, vous rentrez au commissariat et vous explorez les réseaux sociaux. Tellier et moi allons interroger la directrice de Votre Job. Pour le moment, c'est l'unique lien de Léa Bernard avec le monde des vivants.

La rue des Chardonnerets était spécialisée dans les agences de travail temporaire : de même qu'il existait un quartier des sex-shops, ou, au Moyen Âge, un quartier des tanneurs ou des cordonniers, il existait visiblement un quartier de l'intérim. Tellier et Romano dépassèrent trois agences qui annonçaient leur spécialité dans la vitrine : expert de l'usinage et de

la métallerie, spécialiste de l'hôtellerie-restauration, numéro 1 du BTP. Toutes les affichettes mentionnaient scrupuleusement la mention *H/F*. Romano se demanda si un jour viendrait où cette précision ne serait plus nécessaire. Une agence de voyages spécialisée dans les volcans s'était curieusement installée au milieu de ces marchands de travail. Ce qui donnait l'impression qu'elle proposait une option alternative : si vous n'aviez pas envie d'être compagnon, tourneur ou chef de rang, vous pouviez aussi grimper sur l'Etna. Juste à côté de cet intrus, l'agence *Votre Job* annonçait son ambition, ou plutôt ses ambitions, en grandes lettres rouges : *Être là, agir pour vous, avancer ensemble*.

Romano et Tellier entrèrent dans l'agence, où une femme d'une soixantaine d'années parlait au téléphone dans un casque à micro. Romano eut aussitôt la certitude qu'il s'agissait de la directrice. Une histoire d'assurance, de posture, de regard. En l'occurrence, cette patronne-là avait une bonne tête. Toutes les cinq secondes, le ventilateur soulevait sa frange grise, ce qui lui donnait un côté échevelé plutôt sympathique.

Romano sortit sa carte de visite.

– J'ai presque fini, chuchota la directrice en bouchant son micro de la main.

Elle hochait la tête d'un air préoccupé, alternant des « hum hum » et des « bien sûr » compréhensifs. Les nouvelles n'avaient pas l'air bonnes.

Romano en profita pour regarder les nombreuses affiches qui ornaient le mur. *Le prélèvement à la source : qu'est-ce que ça change ? Notre vision 2021. Un service de qualité, un esprit de compétition. Comment éviter les troubles musculosquelettiques.*

Au milieu de tous ces mots d'ordre et conseils, le dessin d'un beau mec, casqué et musclé, attira l'œil de Romano.

Avec ses biceps saillants et son regard tourné vers l'horizon, on aurait dit une affiche communiste de la grande époque – ne manquaient que la faucille et le marteau. Même le slogan collait parfaitement : *Vous êtes l'avenir*.

– Je comprends, approuvait la directrice. En même temps, il y a petit con et petit con.

Romano se demanda dans quelle mesure elle partageait cette remarque. En tout cas, cela sonnait le début de la contre-attaque. La voix était devenue plus assurée.

– Ce n'est pas non plus comme s'il avait piqué dans la caisse, glissa la directrice d'un ton léger.

Qui s'assombrit rapidement.

– Ah bon ? Aussi ?

La directrice s'était tue, les sourcils froncés. L'autre, en face, devait vider son sac.

– Merci encore de votre compréhension, conclut-elle. Soyez certaine que nous le rayons de nos listes, nous aussi.

Elle retira son casque et tendit la main à Romano et Tellier.

– Désolée, s'excusa-t-elle sans commenter la conversation qui venait de s'achever.

Apparemment, rien que de l'ordinaire. Romano expliqua la raison de leur présence.

– Votre collègue m'a prévenue, soupira la directrice. Il y a une enquête ?

– Disons qu'on préfère vérifier quelques points. Pourquoi vous êtes-vous inquiétée aussi vite ?

– Léa travaillait avec nous depuis deux ans, avec un sérieux exceptionnel. Jamais un retard, jamais une observation, une jeune femme parfaitement fiable.

Elle déglutit avec peine, visiblement affectée malgré le vernis du ton professionnel.

– Elle faisait quel travail ? demanda Tellier.

– Hôtesse dans l'événementiel. Certaines missions durent quelques heures, d'autres plusieurs semaines. Elle en a fait des dizaines et a toujours donné satisfaction. Ponctuelle, intelligente, très souriante.

– C'est pas la moindre des choses, pour ce genre de boulot ?

– Certaines le font mieux que d'autres. Et Léa avait une capacité d'adaptation incroyable. Elle pouvait aussi bien distribuer des tartines de rillettes à la gare que servir du champagne à des diplomates dans une loge VIP, pour un match international. Bref, l'employée parfaite.

L'appartement était parfait, les tenues étaient parfaites, le travail était parfait : flippant.

– Avec les petits cons, je suppose que ça s'équilibre.

– Sa mort semble vous affecter. Vous la connaissiez bien ? poursuivait Tellier.

– Pas vraiment. Elle gardait toujours ses distances, une qualité pour une hôtesse – d'autres me racontent leur divorce et leurs problèmes de gosses ou me font remplir leur demande de logement. Léa était toujours souriante, comme je vous disais, mais parfaitement professionnelle. À part dans le luxe, ça se fait rare.

– Pourtant, observa Tellier, vous l'aimiez bien ?

La directrice réfléchit quelques secondes, comme une personne habituée à soupeser ses mots.

– On se voyait souvent. Ça paraît idiot mais ça compte.

L'explication était d'une simplicité désarmante. Romano pensa aussitôt à Ruru, son gros matou pas futé à qui elle s'attachait malgré elle : sans doute pour cette simple raison qu'elle le voyait souvent. À tous les coups, ce phénomène sournois allait marcher aussi pour Mandela, le deuxième chat qu'elle s'était laissé fourguer, sous le prétexte stupéfiant que deux chats causaient moins de souci qu'un seul. Avoir cru

un truc aussi énorme, elle n'en était encore pas revenue. Que ce bobard ait émané d'un zoopsychiatre ayant fait dix ans d'études n'était pas une circonstance atténuante. Le zoopsychiatre était un commerçant comme les autres : en voyant une occasion de doubler son chiffre d'affaires, il avait foncé. Mandela, en plus ! Un nom très original, s'était réjouie la responsable de la SPA. Romano s'était demandé s'il fallait y voir l'évocation d'une ère post-apartheid, où la couleur n'avait plus d'importance – Mandela était aux trois quarts blanc. Ou alors, plus probable, le bénévole qui l'avait baptisé ainsi ne savait pas qui était Mandela. Après tout, comme l'avait souligné judicieusement son interlocutrice, Picasso était bien un modèle de voiture, n'est-ce pas ? À y réfléchir, cette transformation chimique insidieuse de l'habitude en tendresse était sans doute la base de l'amour parental et filial. Contrairement aux relations amoureuses, pour elle, en tout cas : à voir souvent un homme, elle finissait invariablement par ne plus le supporter.

– Vous comprenez, reprit la directrice, avec Internet, beaucoup ne mettent plus les pieds à l'agence : on fait tout par mail et par téléphone. Léa, elle, venait régulièrement.

Comme pour confirmer ses propos, le téléphone sonna. Elle s'excusa et pianota sur le clavier, sûrement pour renvoyer l'appel vers sa messagerie.

– Vous savez pourquoi ?

– Je ne me suis jamais posé la question. Ce n'était pas pour réclamer du travail, ni pour se plaindre, ni pour qu'on l'aide dans ses papiers. Pour le plaisir, j'imagine.

– Elle travaillait régulièrement ? demanda doucement Tellier.

– Elle enchaînait des semaines et des week-ends entiers sans s'arrêter. Quant aux heures supplémentaires, elle me l'avait dit une fois pour toutes, elle était preneuse.

- Elle avait besoin d’argent ?
- Au début, c’est ce que je pensais. Mais elle ne demandait pas les tarifs, n’essayait jamais de négocier. Cet hiver, on a eu un retard de paye, suite à un changement de système informatique. Elle est l’une des rares à n’avoir rien dit.
- Elle prenait quand même des vacances ? demanda Romano.
- En deux ans, elle ne s’est absentée qu’une fois, et c’est tout récent. Mi-mai, elle m’a prévenue qu’elle partait quelques semaines, peut-être un peu plus. Elle est revenue jeudi dernier m’informer de son retour.
- Vous savez où elle est allée, pendant ce mois ?
- Aucune idée. Je ne posais jamais de questions, je pense qu’elle appréciait. Moi aussi, d’ailleurs. Certains me racontent leur vie en long, en large et en travers : sa discrétion me reposait.
- Dans son téléphone, on n’a trouvé que votre numéro. Vous avez une explication ?
- La directrice écarquilla les yeux.
- Vous voulez dire que les autres numéros n’étaient pas enregistrés dans ses contacts ?
- Apparemment, vous étiez sa seule et unique correspondante, ces six derniers mois.
- Mais c’est horrible ! s’écria-t-elle, les larmes aux yeux.
- Romano et Tellier la laissèrent digérer la nouvelle quelques secondes. Elle avait pris sa tête entre ses mains, plus triste que surprise : une réaction curieuse. En tout cas, il ne lui venait pas à l’esprit de douter de cette information étonnante. Pas sûr, finalement, que Léa Bernard ait eu un deuxième téléphone.
- Une jeune fille agréable, jolie, comment deviner qu’elle était si seule ? En même temps, je m’en doutais, au fond. Elle donnait l’impression d’être un peu ailleurs, dans une bulle.

J'aurais dû me rendre compte, lui parler. Mais je passe mes journées à gérer des urgences...

Tellier effleura le bras de la directrice.

– Vous ne pouviez pas faire plus.

– Récemment, vous n'avez rien remarqué de différent ?

La directrice, toujours à fleur de peau, prit un air concentré.

– Elle est passée jeudi dernier me dire qu'elle était disponible, comme je vous ai dit. Non, je n'ai rien noté de particulier.

– Vous avez la liste de ses missions, depuis qu'elle travaille pour vous ?

– Il faut que je consulte notre ancien système informatique, je vous l'envoie par mail. En attendant, je peux vous donner son CV d'il y a deux ans. Elle ne l'a pas mis à jour : pour les postes d'hôtesse, les employeurs se contentent de mes recommandations.

Le CV en question était inhabituellement court, même pour une toute jeune femme. Une photo, des coordonnées, un baccalauréat au lycée Louis-Blaringhem de Béthune, un bon niveau d'anglais. Pas de stage ni de centre d'intérêt.

– Vous l'avez embauchée avec ça ?

– Je fonctionne beaucoup au feeling, il faut bien faire confiance. Les CV, de toute façon, les gens mettent n'importe quoi.

D'un regard, Romano et Tellier s'assurèrent qu'ils avaient terminé.

– Si quelque chose vous revient, même un détail, n'hésitez pas à nous appeler, conclut Tellier.

En ouvrant la porte, ils tombèrent nez à nez avec un jeune homme à l'air paumé, quelques papiers à la main. Romano se demanda si c'était un petit con, et si oui, dans quelle catégorie la directrice le classerait.

Au commissariat, Julien les accueillit avec une remarque sur la chaleur exceptionnelle pour un mois de juin. Ce qui était de circonstance, vu qu'on était en juin et qu'il faisait très chaud. Surtout pour un mois de juin. Tellier et Romano approuvèrent leur jeune collègue vigoureusement. La conversation météorologique répétée n'exigeait pas d'imagination particulière mais néanmoins une certaine forme de candeur. Romano se félicita d'avoir au moins un agent parfait dans son poste.

Une assiette de quatre-quarts les attendait sur son bureau. Martine, arrivée récemment au commissariat de Wazemmes pour se rapprocher de ses petits-enfants et compléter ses trimestres, avait encore sévi. D'abord réservés aux anniversaires, ses productions pâtisrières envahissaient les bureaux pour les fêtes, les changements de saison, les débuts de week-ends...

– Putain, s'énerva Romano, cette femme est un fléau !

– Tout le monde l'adore, et en plus, elle travaille très bien, protesta Tellier avec vigueur.

– Je reconnais : elle fait admirablement ce boulot de scan de microfiches sur lequel tant d'autres sont morts au combat. N'empêche que ses gâteaux vont nous faire crever. Je vais lui suggérer de mettre moins de beurre dans son quatre-quarts.

Tellier la regarda d'un air outré.

– Impossible. Martine est la mamie du commissariat, on ne suggère pas à une mamie de mettre moins de beurre.

– Vous croyez ?

– En plus, ajouta Tellier, qui connaissait l'attachement de sa cheffe à la rigueur scientifique, un quatre-quarts avec moins de beurre ne serait plus un quatre-quarts.

– Alors faisons disparaître ça avant que Clément rapplique. Après les pancakes de ce matin, ce ne serait pas bon pour lui.

Pour elle non plus, ce n'était pas bon, d'autant qu'elle venait d'avaler un sandwich au saucisson. Mais son tapis de course lui permettait de se débarrasser des excédents. Si nécessaire, elle préférait éliminer plus que manger moins. Quant à Tellier, épais comme une allumette, il n'avait pas à faire ce genre d'arbitrage : c'était bien le seul dans l'équipe. Pour aider les autres à lutter contre les calories superflues, Romano avait installé des vélos d'appartement dans son bureau et dans l'open space, sur ses propres deniers. On pouvait très bien travailler en pédalant, et même, affirmait-elle, on réfléchissait mieux.

Clément entra dans le bureau à la seconde où elle faisait disparaître l'assiette vide dans un tiroir. Elle se précipita sur un vélo pour inviter l'adjudant à faire de même – comme elle l'avait découvert récemment dans une formation obligatoire, qu'elle avait décalée six fois avant de craquer, cela s'appelait *l'exemplarité managériale*.

Elle interrogea d'abord l'adjudant sur l'enquête de voisinage. Rien de concluant, comme prévu. Les rares personnes présentes chez elles ne connaissaient pas Léa Bernard. Au mieux, ils la croisaient dans l'ascenseur, où elle était toujours souriante. L'état civil, en revanche, avait donné des informations intéressantes. Léa Bernard était fille unique et ses parents étaient morts le même jour, deux ans et

de mi plus tôt. La mère, née à Lausanne, avait la nationalité suisse.

– Morts comment ? demanda Romano.

– Je ne sais pas.

– Accident de voiture, j’imagine.

Ses deux collègues prirent un air sinistre.

– On n’est pas là pour pleurnicher, sinon, changez de métier. Le fait qu’elle soit orpheline ne va pas faciliter les choses mais explique peut-être l’ambiance funèbre de son studio. Et les réseaux sociaux ?

– Ça n’a pas été facile mais j’ai presque fini, répondit Clément en cessant de pédaler pour plonger dans son bloc-notes. Après vérification, il s’avère que Léa a été le prénom de fille le plus donné l’année de sa naissance, et Bernard est le deuxième nom de famille le plus courant après Martin. Au total, il y a vingt-trois Léa Bernard sur LinkedIn, dont une toiletteuse pour chiens à Jouy-le-Moutier, deux chargées d’affaires à Nantes et Nancy, une responsable logistique à Orléans, une gestionnaire de formation à Marseille...

– Rien qui ressemble à notre Léa Bernard ? coupa Romano.

– Malheureusement, non. Même chose sur Facebook. Sur les quarante-six profils, rien ne correspond.

– Autrement dit, on n’a pas grand-chose. Si ce n’est qu’elle était une employée modèle, se fichait de son salaire, passait ses soirées à broder des bleuets dans une espèce d’abri antiatomique et n’avait apparemment ni famille, ni amants ni amis.

Elle se leva, frustrée, et se mit à arpenter son bureau. Ce qui, vu la taille de la pièce, n’était pas un calmant très efficace.

– On n’est pas sûrs d’avoir affaire à un meurtre, rappela Tellier.

– Exact. Je croise les doigts pour que ce soit un accident. Comme ça, exit Léa Bernard et ses mystères.

Tellier se garda de commenter mais n'en croyait pas un mot, elle le savait très bien. Elle aurait détesté devoir en rester là.

Son portable sonna. Martel, justement.

– Salut, ma belle, je peux m'occuper de ta petiote dans une heure. Je l'aurais bien fait avant mais j'ai quatre rapports en retard, ça sent le chaud. Hier, Bertin m'a semblé nerveux.

– Je vois, commenta Romano.

Ce n'était pas une formule toute faite. Habitée aux coups de gueule du divisionnaire, elle imaginait parfaitement les sourcils froncés, la bouche pincée, le ton menaçant, les sarcasmes.

– J'y serai.

– En attendant, je me suis permis de passer un petit coup de fil au labo.

– Et alors ? demanda Romano.

Le légiste, comme Clément, aimait ménager ses effets – à se demander si ce n'était pas un truc de mecs. Par ailleurs, il avait marché sur ses plates-bandes, mais elle ne s'intéressait pas beaucoup aux plates-bandes. Pour une raison obscure, et qui ne l'intéressait pas beaucoup non plus, le nouveau directeur du labo l'avait dans le nez. Si l'intervention de Martel leur faisait gagner quelques heures, tant mieux.

– Ils ont trouvé des traces de substance toxique sur le coton démaquillant. Ils refusent d'en dire plus avant d'avoir les résultats complets mais ils avaient l'air tout excités. J'ai cru comprendre que c'était une cochonnerie du genre puissant. Pour te bousiller quelqu'un par voie cutanée, c'est forcément du lourd.

– Tu vois, la province n'est pas si morne, conclut Romano en raccrochant.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2020. n° 145392 (xxxxxx)

Imprimé en France